L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 75 rue de Ch. St 75

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE, 13 JANVIER 1884

BULLETIN ARTISTIQUE.

VIII.

Souvenir d'INDIANA ET CHARLEMAGNE.—Mairé et Notaire.—La Société des Artistes de l'Opéra.—Partie détachée.—Emploiés secondaires et Choristes.—Projet d'injonction.—Le chant et le jeu.—Mme. Isaac.—Lablache. Tamburini.—Mali Brun.—Un ténor d'autrefois.—Jauge de talent.—Rex et l'Opéra.—La Dame aux Camélias.—Exportation.—M. Ludovic Breuneu.—Mme Modjeska.

Avez-vous vu *Indiana et Charlemagne* ? Question délicate, à laquelle répondra malaisément le lecteur, surtout si ce lecteur est une lectrice. En effet il y a bien des années que se jouait cette gaillarde boutade, où l'on avait introduit force couplets égrillards pour mettre quasi en relief et la voix de Déjazet et celle d'Achard. Mais si par hasard vous ne voulez pas répondre à ma question indiscrète, afin de ne pas dévoiler le lointain secret de votre acte de naissance, vous pouvez sans inconvénient avouer que vous avez vu *Froufrou* ; cela n'indiquerait nullement que votre âge se perde dans la nuit des temps.

Or *Froufrou* reproduit précisément, pour les mêmes plaisirs de Valréas et le malheur de Sartorys, la scène d'*Indiana et Charlemagne*, que je veux rappeler ici. Donc, et cela est maintenant convenu, vous connaissez le vaudeville en question, mais non pas joué par Déjazet et Achard, cela est hors moins sûr.

Le théâtre est divisé en deux—chambre à coucher de Charlemagne côté cour, chambre à coucher d'Indiana, côté jardin, comme on disait autrefois. Seulement on revient du bal masqué, la tête brûlante de punch, de souvenirs, et le baiser entre les deux pièces est si mince, si mince, que, pour ainsi dire, on s'entend d'une chambre à l'autre, qu'on entame la conversation, et que, pour lui prêter plus de colorris, on se décide enfin à ouvrir la porte de communication jusque là condamnée. Comme Gusman, Charlemagne ne connaît pas d'obstacle.

Ici, cher lecteur, je dois une pause et vous demander de ne pas croire que mon intention soit de vous infliger l'analyse d'une joyeuseté remontant aux époques préhistoriques. Un sujet manque absolument aujourd'hui au Bulletin Artistique, mais pour l'inventer je ne sommeille pas cette félonie.

Mon unique but est de vous remettre en mémoire le passage où maître Charlemagne—je ne sais le *combien* du nom—prompt à s'emballer au retour de Musard, demande en conversation avec Indiane, en lui ponctuant son baiser à tout bout de phrase, Indiana est une fille honnête, et sensible, et chaque fois que son Gusman de voisin prend ainsi des airs, elle lui dit, en variant ses intonations, comme elle le savait faire Déjazet, et en parcourant de la sorte toute une gamme :

—Vous m'épouserez ?

—Oui.

—Devant, M. le Maire ?

—*Of course!* Je suppose ici que Charlemagne parlait anglais. Ce qui n'a rien d'invraisemblable, car à en juger par ses allures il devait savoir *fonce* *anglais* à ses trousses.

(A ce propos j'ouvre une parenthèse. Pourquoi diable appelle-t-on les créanciers des Anglais ? Serait-ce par antiphrase qu'on emploierait ainsi le nom du peuple dont la dette est la plus forte ?)

Je ferme ma parenthèse, bien aimé et trop nerveux lecteur, et vous prie, une fois de plus, de remarquer que la pénurie des matières me force à recourir aussi à la ficelle usée des bagatelles de la porte.

J'en bientôt vis, si vous ne le *croyez* pas. Oui, si je vais de ci de là sans trop indiquer ma direction, c'est que mon sujet traînait l'aripeau.

Mon sujet ! Il est fait j'reviens.

Donc, Charlemagne s'absout de ses tendresses envers Indiana, en faisant briller à ses yeux, comme un arc-en-ciel, une promesse d'alliance, la perspective triomphante de l'écharpe de M. le Maire.

Mais rien de plus éphémère, de plus volatilisé comme une promesse de ce genre ; c'est la mousse qui pétille et vite-baise et disparaît. Les auteurs ne disent pas, je crois, ce qu'il advint de celle de Charlemagne, mais je n'en doute. Il surmaria de fête M. le Maire.

Cette réminiscence m'a trimpé à la tête ce matin, samedi, en lisant dans un journal américain que Mlle Dorsay, MM. Lestellier, Bonhivers et Mangé contractaient un engagement avec M. Hess au que dès mardi prochain ils paraîtront au Théâtre St Charles, et dans *Faust*. C'est aller vite en besogne.

On m'avait bien affirmé qu'il y avait eu contrat, non point pardevant M. le maire, mais par devant M. le notaire ; on m'avait annoncé que les artistes avaient formé comme une compagnie d'assurances, de protection mutuelle, et que, vraie que vallie, s'appuyant les uns les autres la compagnie d'épreuve excessivement pénible, ils iraient jusqu'au bout de l'exploitation primitivement projetée, c'est-à-dire jusqu'à la fin de février.

Le notaire, M. Fahey, est-il oublié par eux, mieux encore que le Maire par Charlemagne, puisque cette fois il y acte et signe contrat ?

J'écrivais dimanche dernier, "Il n'en est pas du théâtre comme d'une Chambre parlementaire, où la majorité décide, fait loi. Dans les questions de coulisses, l'Inverse se produit constamment ; cette majorité s'abstient de rien, si dans la minorité figurent quelques uns des sujets principaux. Contre leur refus toute combinaison se brise. Ils sont le lièvre indispensable au civet, alors qu'on ne peut pas le remplacer, même par un chat."

Eh bien ! voilà qu'une fois plus le lièvre est le chef, à votre choix, manque au civet.

Voilà qu'une fois de plus une minorité rend impuissante la majorité. L'engagement des sujets que je viens de nommer, rend impossible la poursuite du projet discuté, décidé, paraphé pardevant M. le Maire, M. le Notaire, vous-je dire. Cela dépasse l'*hurlemagne*, je le redis ; car celui-ci ne fit que promettre l'écharpe officielle.

J'ignore ce qui a pu déterminer ce bris de contrat dont on parlait depuis quelques jours déjà, et auquel je ne croyais que trop pour ma part. Je n'ai ni le temps ni le désir d'entrer dans ces petits détails quasi de ménage, et d'un intérêt médiocre.

Seulement je ne puis que déplorer le résultat. Il jette sur le pavé la majorité, qu'en croit impaissante où à peu près ; il enlève aux emplois secondaires, aux choristes, l'espérance de réunir une somme qui leur permette le retour en France. Je sais bien que le hasard qui se donne à l'heure même où j'écris ces lignes, je sais bien que la représentation de ce soir et celle de demain seront en bénéfice exclusif des nécessiteux de la troupe française ; je n'ignore pas que les emplois principaux qui n'ont point contracté ailleurs, abandonnent leur part dans ces trois dernières représentations, malgré les pertes lourdes qu'ils eut subies. Mais tout cela n'est produit et précipitamment, mais le public a été mis et tard dans la confidence qu'il se gâte par vivier ainsi d'agir au mieux de l'intérêt des choristes.

Je crains donc que cette action tant bâtive n'ait pour résultat des recettes négatives. Puisse-je me tromper. Nous verrons. En attendant il faut sincèrement plaindre ces malheureux choristes entraînés dans d'aussi chariemagnisés.

Je constate avec plaisir pourtant, et il faut l'en louer tout d'abord, que M. Hess leur destine le produit d'une grande Matinée qui sera donnée au cours de la semaine prochaine ; c'est là une pensée généreuse et qui, d'ailleurs, ne nous surprend en rien chez le directeur américain. En cette circonstance il a agi dans ses intérêts, et cela va de soi, mais il a du moins le mérite, lui, de n'avoir pas oublié ceux d'autres personnes, et qui lui sont cependant tout à fait étrangères.

Mais à ceux qui, en connaissant à un acte de société en règle, il a été, approuvé, signé, dans toutes les formes, à ceux-là je rappelle qu'il y a tel quelque chose qu'on appelle la loi, et que celle-ci pourrait bien être invoquée—sous forme d'une toute petite injonction par exemple, en faveur d'une forte emplois—*forte* détachée—qui brusquement arrêtent ainsi toute une entreprise où beaucoup trouvent leur pain. Le nait peste connaît ; qu'ils y réfléchissent : ceux qu'ils ont ainsi délaissés, peuvent agir. La ligue du contrat est même trouvé pour eux ; ils pourraient bien y rencontrer si on le leur soufflait.

Quand ce Bulletin paraîtra nous en serons à la dernière scorie, à la clôture décidée, cette fois, de l'Opéra ; je ne peux donc qu'en appeler au peu tard aux sympathies de notre excellent public.

Qu'il se mette un moment à la place de ces choristes, privés deux fois de toutes ressources par une minorité ; d'abord à l'occasion du voyage manqué de la Havane, et puis par l'engagement Hess, et qu'il leur fasse autant que possible une compensation.

Non seulement ils ont un artiste, une diva que leur a irrévitablement cédé le théâtre de la saison du théâtre, mais encore ils se trouvent en face des menaces de demain, et l'endroit où les voilà sans amis, sans ressources, cet l'inverse de cet "île escarpée et sans bords" dont parle Boileau, et "où l'on ne peut plus rentrer dès qu'on en est dehors". Il semble que de leur île, à eux, on ne puisse plus sortir. Toujours sauf l'*injonction* ; qui sait ?

Il y en a parfois à la clef.

Ce coup sera-t-il le coup de mort de l'Opéra à la Nouvelle-Orléans ? Faut-il désespérer d'avoir ici une troupe lyrique française, même au cours de l'Exposition du Centenaire du Coton ? Cette période-là doit-elle être favorable à une entreprise de ce genre ?

Ce sont là sujets que je ne désire pas entamer aujourd'hui. J'y reviendrai vraisemblablement dimanche prochain. J'essierai de dire les causes pour lesquelles la troupe, maintenant en débandade, n'a pas réussi.

Ainsi bien, en présence de certaines vanités artistiques que nous ordons trop souvent par notre indulgence outrée, il importe parfois de rappeler que derrière cette indulgence infatigable du public se place un goût très fin. Nous pouvons bien faire accueil excellent à tel ou tel artiste dont le mérite est de proportions assez limitées, mais il ne s'en suit pas qu'en l'écoutant nous "goutions un bonheur sans mélange."

Le moment venu, et quand il n'y a plus, pour le succès même de l'exploitation théâtrale si utile à notre ville, inconvénient à le faire, nous les noterons, nous les étiquetons, nous raisonnons le leur degré ceux auxquels notre tolérance avait permis de grimper au-dessus de ce degré.

Ces indications-là, à une fin de saison, sont même indispensables, bienfaisantes. Elles empêchent parfois une direction de retomber dans les mêmes fautes.

L'Opéra de la Nouvelle-Orléans est très haut classé par les correspondants de théâtres à Paris ; l'insuffisance de quelques troupes ne saurait le faire descendre de ce rang. Il a son passé et, je l'espère, il aura son avenir. La question d'art nous devient plus familière de jour en jour ; notre population voyageuse a vu, entendu presque toutes les célébrités contemporaines ; et beaucoup de celles-ci, d'ailleurs, l'ont visitée. Elle a sans doute des complaisances fréquentes, persistantes, mais ces faiblesses-là ne portent point atteinte à la sûreté de son jugement en matière d'art lyrique.

De cet art lyrique et de ces chanteurs surfaits je causais récemment avec un mien ami, qui, pour avoir beaucoup voyagé en Italie, en a rapporté certaines idées que je ne puis partager à l'endroit du théâtre.

Certes vous avez entendu comme moi, plus que moi, sans doute, des chanteurs italiens de la plus haute valeur qui étaient aussi des acteurs éminents. Mais en thèse générale, tel n'est pas le cas. Le public italien, dans sa très forte majorité, n'attache qu'un piètre prix au talent de comédien chez le chanteur.

Il se mêle assez négligemment à l'action dramatique ; il est entièrement satisfait si la partie musicale est bien *chantée*, dans la stricte acception du mot, si tout est nuisi, vocalement parlant.

Il n'en est point ainsi au sein du public parisien, du public français, du nôtre. Ceux-là demandent davantage au chanteur de la scène ; ils veulent que le jeu soit en accord parfait avec le chant ; que tous deux soient étroitement liés, indivisibles, qu'ils s'inspirent l'un l'autre ; mariage d'inclination.

Je sais que Rabini—pour citer une des plus grandes gloires musicales du siècle—fut l'idole consacrée, et justement consacrée par Paris, pendant de longues années, et que cependant le jeu lui fut laissé presque toujours défaut. Je sais encore que le milieu du morceau le plus passionné, le plus impressionnant, il se courbait parfois à un angle de 45 degrés pour saluer les bravi du public du Théâtre Italien ; mais aussi quelle voix !

Non seulement cette voix avait toutes les qualités de son ; non seulement elle garnissait un immense volume dans une étendue infinie ; non seulement elle faisait entendre un son mixte, qu'on est sur venir de la poitrine, sur le contre *fa* du fameux finale de *I Puritani* ; "*Ella spirante*, où il fallait doubler le chœur, si j'ai bonne mémoire, mais aussi le drame, j'ai bonne mémoire, mais aussi le drame, tout entier était dans la merveilleuse, l'incomparable voix de l'incomparable et merveilleux artiste ; l'exubérance de l'une faisait oublier les lacunes de l'autre.

Et à côté de lui, pour lui disputer les triomphes, se dressait le plantureux *Lablache*, miracle de voix et de talent aussi ; qui vous passionnait et comme acteur et comme chanteur. Ce double et admirable talent était presqu'une exception sur cette scène italienne de Paris, dont bien, ce n'était pas seulement un vulgaire sentiment de curiosité, un amour du plaisir qui le menait là.

Dans ces plus mauvais jours, j'ai vu notre public prendre sur le peu qui lui restait afin de venir applaudir Mali, chanteur qui lui. Ces élans se retrouveront, je n'en doute pas ; chacun, ici, à quelque nationalité qu'on appartienne, chacun voudra avoir une part dans cette aide que je sollicite de toutes mes forces.

Que la représentation de ce soir (dimanche) *La Juive*, ait tout le cachet d'une solennité ; que la foule s'y presse comme au *Prophète* hier. Et qu'elle se rappelle de ce *Prophète* un verset de circonstance, sur lequel Meyerbeer a drapé une air large et majestueuse phrase : *Ad nos venite, miseri !*

Venez à nous, vous qui souffrez !

Seulement, faites mieux, allez à eux. Vous aurez été ainsi deux fois bons.

On se sent plus heureux soi-même après certaines réunions de charité. Celui qui parle ici, en est un à l'accomplissement duquel vous reviendrez encore, dans le courant de cette semaine, lorsque M. C. D. Hess mettra à exécution son généreux projet de donner, au Théâtre St-Charles, une Matinée dont le produit sera divisé entre les petites emplois et les choristes de l'Opéra. Si cette Matinée a lieu, empressez-vous de vous y rendre.

Ainsi pourront être atténuées bien des misères ; ainsi pourront être fournis à tant de sujets intéressants les moyens de regagner leurs foyers.

Malheureuse scène française, sur laquelle s'achament le sort depuis quelques années, et qui, en dépit d'attractions réelles souvent, va de chute en chute.

Il y a trois jours à peine, on pouvait croire à une résurrection, pour la reste de cette saison, du moins, et voilà que c'est comme une épitaphe qu'il m'en a fallu écrire.

Mais non, j'en ai toujours la confiance, la population de la Nouvelle-Orléans ne laissera point périr l'Opéra ; c'est là une de ses plus vieilles institutions, une institution qui a puissamment servi la cause de l'art aux Etats-Unis. L'appui qui doit en assurer l'existence est si facile à donner. A son endroit on paraphrasera, j'en suis sûr, un vieux cri : L'Opéra est mort, vive l'Opéra !

L'engagement de Mme Modjeska s'est terminé hier ; la toute remarquable comédienne doit partir aujourd'hui.

On lui prête l'intention de quitter la scène ; pour elle-même, pour l'art, pour le public, j'aime à croire que telle n'est pas sa pensée.

Sa fortune lui permet, dit-on, la grande vie ; mais si grande que puisse être cette vie, elle ne suffirait pas, ce me semble, à la nature de Mme Modjeska.

La carrière théâtrale est celle à laquelle elle aspira toujours ; elle y a rencontré des jouissances qu'on ne retrouve nulle autre part ; les fleurs de la rampe doivent aussi nécessaires à un véritable artiste que le soleil auquel il s'éclaire, que l'air qu'il respire.

Mme Modjeska ne dira pas encore adieu à ces séductions-là.

L. PLACIDE CANONGE.

Théâtre de l'Opéra.

Nous rappelons à nos lecteurs que la clôture de l'Opéra est annoncée pour aujourd'hui, et que la représentation qui se donne ce soir, *La Juive*, est au bénéfice des emplois secondaires et des choristes, dont tous savent la triste situation.

THEATRE ST-CHARLES. — Grâce au succès de sa troupe lyrique, M. C. D. Hess a contracté avec M. Hidwell un second engagement qui se clora samedi prochain 19 janvier. Afin de pouvoir mieux varier son répertoire, le directeur vient d'ajouter à son personnel des sujets dignes de ceux qu'il possède déjà ; Mlle Dorsay, MM. Lestellier, Bonhivers et Mangé, naufragés sauvetée de l'Opéra.

Ce soir *La Mascotte*, avec l'élite de la Compagnie ; demain *The Bohemian Girl*.

—On nous prie d'annoncer que dimanche prochain, 20 janvier, sera donné le grand mélodrame à spectacle, *The Romany Rye* dont nous aurons à reparler. Aujourd'hui n'anticipons pas.

GRAND OPERA HOUSE.—Mlle Rose Eytinge et les sujets souvent cités qui l'entourent—sait'entre M. Cyril Scott—débuteront ce soir dans *Oliver Twist*.

Demain, et pendant toute la semaine, *A Winter's Tale*, la brillante rôle de la jeune comédienne dont les succès lui ont partout été incontestés.

ACADEMIE DE MUSIQUE. — C'est ce soir que débute M. Roland Rosé, un artiste qui a fait un succès immense à la comédie-drame de M. Maradon, *Chaak*. Il s'y distingue et comme comédien et comme chanteur comique. Rien de plus amusant que son *pot-pourri* qu'il dit avec une verve endiablée. Troupe remarquable.

Trilles (?) qui se charge des retouches à *La Dame aux Camélias*. Mlle Emma Abbott annonce (s'il faut en croire le *Musical Record*) "That she is going to bring out a reformed and expurgated *Traviata*."

"She will leave out the cough," ajoute spirituellement le *Piccyune* de la Nouvelle-Orléans. Et lestrilles, et les staccato et tout le gargarisme musical, confrères !

Voilà donc une nécessité d'expurgation qui se fait sentir pour Verdi, plus indisposé qu'il ne le suppose ; et c'est Mlle Emma Abbott qui se charge de la besogne. En vérité, j'aurais préféré qu'elle fût confiée à Verdi lui-même, si tant est qu'il en soit besoin. Enfin, la voilà avec une garde-malade.

Attendons patiemment cette *Traviata* expurgée ; cela ne manquera certainement pas de gaîté.

Ne désespérons pas de voir quelque jour un artiste réformiste et philanthrope publier une annonce dans ce goût-ci : "(In tel (homme ou femme) se charge d'expurger toute production littéraire ou musicale. Cure garantie. On se rend à domicile." Oh s'arrêtera le progrès !

De reste, à certaines couches du théâtre américain on paraît ne douter de rien. Il n'y a pas un siècle de cela, j'entendais un ténor qui faisait scandale dans je ne sais plus quel opéra, et comme je m'étonnais de voir en scène un si singulier sujet, il m'apprit tout simplement que le rôle en question, un voisin, d'excellente composition, me dit avec un air sérieux et convaincu : "Il faut l'excuser ; il s'essaie ; il y a quelques mois à peine, il était encore tenour de livres."

Un nouvel emploi alors, répondis-je, *ténor de livres*.

—Je reçois de M. Ludovic Breuneu, le statuaire français dont j'ai déjà parlé aux lecteurs de l'ABEILLE, une lettre qui m'apprend son départ. M. Breuneu, a laissé la Nouvelle-Orléans, non sans regret. En effet pendant le trop court séjour qu'il y a fait, il s'était attaché vivement à cette ville dont il aimait les mœurs, où il avait rencontré un chaud accueil, de nombreuses sympathies. Mais les sympathies ne suffisent point à l'artiste en quête de travail, et malgré son sérieux talent, M. Breuneu n'en trouvait pas.

Il a donc accepté une offre avantageuse venue d'une des grandes villes du Nord et nous a quittés.

Son désir sincère est de revenir à la Nouvelle-Orléans, me dit son mot d'adieu. J'espère pour nous et pour lui que ce désir sera satisfait bientôt, et j'aime à croire que, s'il n'est point de retour ici au moment de l'Exposition prochaine, il s'y fera représenter et remarquer par l'une de ces œuvres qui déjà, à Paris, lui ont valu des lettres flatteuses, signées des noms les plus autorisés.

Je ne terminerai pas ce Bulletin sans adresser un nouvel appel à tout le public en faveur de ces pauvres modestes membres de la troupe de l'Opéra que la clôture, un instant détournée par une mesure intelligente et humaine, vient de frapper inopinément, comme un coup de foudre. Quoiqu'ils vivent actuellement dans une République—et la République modèle, s'il vous plaît—la loi trop commune ne les en atteint pas moins : les petits mangés par les grands. A moins d'*injonction* toujours.

Leur situation est affreuse, il faut bien l'écrire, car l'heure n'est plus aux euphémismes.

Ils ont honnêtement contracté des obligations qu'ils savaient pouvoir remplir ; leur travail, un travail rude, pourvu dans l'ombre, se perdant, dans la mesure, faiblement rémunéré, autorisait les dépenses qu'ils faisaient ; dépenses bornées, d'ailleurs, au strict nécessaire. Et voilà que par une seconde catastrophe, un détachement absolument imprévu, non motivé, tout croule sous eux.

Ils ont la douleur et l'humiliation de ne pouvoir répondre à des créanciers, souvent très pressants et menaçants peut-être. Loin des leurs, loin de la France leur pays, ils n'ont qu'un moyen de gagner leur existence, qu'une profession ; et l'exercice de celle ci leur devient impossible dans les circonstances actuelles.

S'ils demeurent ici, alors que le théâtre, leur unique ressource, est fermé, c'est la misère aggravée chaque jour qui les attend ; la misère dans le vide, dans l'isolement. Voilà bien un des plus douloureux spectacles que je sache, un tableau chargé d'ombre de désolation.

Il est donc urgent que tout tende à rapatrier ces épaves d'un triste naufrage ; urgent que le public ne les abandonne pas à son tour. Rentrant bientôt sera mieux placé.

La Matinée qui s'achevait au moment où j'écrivais ces lignes, a été belle, très belle, l'ensemble y a plaisir, et, croyez-le bien, ce n'était pas seulement un vulgaire sentiment de curiosité, un amour du plaisir qui le menait là.

Dans ces plus mauvais jours, j'ai vu notre public prendre sur le peu qui lui restait afin de venir applaudir Mali, chanteur qui lui. Ces élans se retrouveront, je n'en doute pas ; chacun, ici, à quelque nationalité qu'on appartienne, chacun voudra avoir une part dans cette aide que je sollicite de toutes mes forces.

Que la représentation de ce soir (dimanche) *La Juive*, ait tout le cachet d'une solennité ; que la foule s'y presse comme au *Prophète* hier. Et qu'elle se rappelle de ce *Prophète* un verset de circonstance, sur lequel Meyerbeer a drapé une air large et majestueuse phrase : *Ad nos venite, miseri !*

Venez à nous, vous qui souffrez !

Seulement, faites mieux, allez à eux. Vous aurez été ainsi deux fois bons.

On se sent plus heureux soi-même après certaines réunions de charité. Celui qui parle ici, en est un à l'accomplissement duquel vous reviendrez encore, dans le courant de cette semaine, lorsque M. C. D. Hess mettra à exécution son généreux projet de donner, au Théâtre St-Charles, une Matinée dont le produit sera divisé entre les petites emplois et les choristes de l'Opéra. Si cette Matinée a lieu, empressez-vous de vous y rendre.

Ainsi pourront être atténuées bien des misères ; ainsi pourront être fournis à tant de sujets intéressants les moyens de regagner leurs foyers.

Malheureuse scène française, sur laquelle s'achament le sort depuis quelques années, et qui, en dépit d'attractions réelles souvent, va de chute en chute.

Il y a trois jours à peine, on pouvait croire à une résurrection, pour le reste de cette saison, du moins, et voilà que c'est comme une épitaphe qu'il m'en a fallu écrire.

Mais non, j'en ai toujours la confiance, la population de la Nouvelle-Orléans ne laissera point périr l'Opéra ; c'est là une de ses plus vieilles institutions, une institution qui a puissamment servi la cause de l'art aux Etats-Unis. L'appui qui doit en assurer l'existence est si facile à donner. A son endroit on paraphrasera, j'en suis sûr, un vieux cri : L'Opéra est mort, vive l'Opéra !

L'engagement de Mme Modjeska s'est terminé hier ; la toute remarquable comédienne doit partir aujourd'hui.

On lui prête l'intention de quitter la scène ; pour elle-même, pour l'art, pour le public, j'aime à croire que telle n'est pas sa pensée.

Sa fortune lui permet, dit-on, la grande vie ; mais si grande que puisse être cette vie, elle ne suffirait pas, ce me semble, à la nature de Mme Modjeska.

La carrière théâtrale est celle à laquelle elle aspira toujours ; elle y a rencontré des jouissances qu'on ne retrouve nulle autre part ; les fleurs de la rampe doivent aussi nécessaires à un véritable artiste que le soleil auquel il s'éclaire, que l'air qu'il respire.

Mme Modjeska ne dira pas encore adieu à ces séductions-là.

L. PLACIDE CANONGE.

PAVILLON FARANTA. — Ce Pavillon, fervori a rouvert hier, et en peu d'instants toutes les places y étaient occupées. Il en sera de même aujourd'hui, car M. Féranta a ajouté à sa troupe, déjà nombreuse, plusieurs sujets très remarquables dans leurs spécialités.

Voir l'annonce.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.—Nos remerciements pour l'exemplaire des Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais qui nous a été adressé. Nous n'avons aujourd'hui que le temps de citer les articles contenus dans cette livraison intéressante : *Mort de Monseigneur Napoléon Joseph Parchal ; Château de Chambord*, par M. Alcée Fortier ; *Triomphe d'une femme*, par le Dr. O. Huard, et enfin Procès-Verbal de diverses séances.

Nous reviendrons sur ce sujet.

ATHENEE LOUISIANAIS — Concours de 1883—Livraison des comptes-rendus, 1er janvier 1884—Un manuscrit d'homme ayant pour épigraphe — *Liberté, Egalité, Fraternité*—est parvenu au secrétaire.

Nous rappellerons aux concurrents que la limite pour la réception de leurs envois est fixée au 16 février.

La première livraison, 1884, des comptes-rendus de l'Athénée est en vente chez M. H. Billard, coin Chartres et Bienville. Ce numéro contient la conférence sur le CHATEAU DE CHAMBORD, faite par M. le Professeur Alcée Fortier, à la salle de l'Union Française, le 16 décembre, ainsi que la suite de "Le triomphe d'une femme," par M. le Dr O. Huard.

L'Abeille remercie l'hon. E. T. Lewis membre du Congrès, des documents publics qu'il lui envoie.

—M. Louis A. Richards, pendant seize ans employé au greffe de la Cour Civile de District, annonce à ses amis qu'il vient de s'associer à M. W. I. Hodgson pour l'exploitation des affaires d'assurances générales. Les deux associés s'occuperont aussi de la vente à l'encan et à l'amiable d'immeubles ainsi que de leur location. Ces messieurs sont bien connus à la Nouvelle-Orléans et n'ont pas besoin que nous les recommandions au patronage public.

Maison D. H. Holmes—Dès demain, toutes les marchandises de ce magnifique magasin seront vendues à des prix réduits. De ces marchandises il en est de fort belles : soieries brodées et de couleur, velours de Lyon, satins, lustrines lamées or et argent, tulles brodés, et enfin, etc., sur lesquelles l'attention des dames est appelée.

Fonds de Secours Portier.

Montant reçu précédemment	$4,401 00
De l'Hon B. W. Marston, montant provenant d'une balle de coton donnée par lui en sus du lotérie au Cotton Exchange	100 00
De Herman Stecki produit de la balle de coton précédemment engagée par lui et donnée par lui pour lesmêmes objet et mise au loterie au Produce Exchange	100 00
De W. T. Davis, Passe Christian, Miss, par l'entremise du Colonel J. B. Vilet	25 00
De Charles Andrew Johnson	25 00
Comptant	25 00
De l'Hon. Don Caffre, pas Ste Marie	10 00
Comptant	5 00
De J. M. Frankenbush	5 00
Total	$4,786 00

Nouvelle-Orléans 12 janvier 1884.

FRED. M. OUDER, Président.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 13 janvier 1884—Température.—Beau temps, plus chaud, baisse du baromètre, vent variable généralement du Nord.

Température du 12 janvier 1884

Thermomètre de U. DUHAMEL, Opticien.

14 rue de Chartres.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	33	1
12 M.	45	7
3 P. M.	49	9
6 P. M.	47	8

Samedi, 12 janvier 1884, 3 p.m

Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes

Atlanta	46	Louisville, Ky	40
Augusta, Ga	56	Memphis, Tenn	46
Corsicana, Tex	40	Mobile, Ala	50
Cairo, Ill	43	Montgomery, Ala	48
Chattanooga, Tenn	41	Nashville, Tenn	42
Cincinnati, O	39	New Orleans, La	60
Davenport, Iowa	30	Omaha Neb	44
Dubuque, Iowa	23	Pittsburgh, Pa	24
Galveston, Texas	47	Savannah, Gla	53
Indianola, Tex	50	Shreveport, La	53
Keokuk, Iowa	37	St-Louis, Mo	45
Key West, Fla	74	St-Paul, Minn	16
Little Rock, Ark	44	Vicksburg, Miss	50
Leavenworth, Kas	31	Yankton, D. T	44

Santeurs des eaux au-dessus de l'étiage (sauf les plus basses).

Augusta	8 08	Nashville, Tenn	17.04
Cairo, Ill	25.02	New Orleans*	4.03
Chattanooga, O	13.05	Omaha, Neb	glace
Davenport, I	glace	Pittsburgh, Pa*	—
Keokuk, Iowa	glace	Shreveport, La	11.00
La Crosse, Wis	glace	St-Louis, Mo	11.00
Leavenworth, K	glace	St-Paul, Minn	glace
Louisville, Ky	5.00	Vicksburg, Miss	36.02
Memphis, Tenn	22.08	Yankton, Dak	glace
(*La descente ou niveau des hautes eaux de 1882			1882

Cour criminelle de district.—A la section (juge Roman.)—John Harrison, accusé de vol avec effraction ; Minerva Davis et John Cannon, de voies de fait ; Marie Washington, de vol—se sont déclarés innocents.

G. Chalarie a été condamné à $5 d'amende, pour port d'armes cachées.

Cour du recorder Ford.—John Welsh, convaincu de s'être enivré ; E. Jones, convaincu de n'avoir aucun moyen d'existence—ont été condamnés à $25 d'amende ou trente jours de geôle de police.

Emma Rienhart, accusée d'insultes et de bris de paix, a donné un cautionnement de $250 en attendant l'interrogatoire.

J. H. Cole et James Sullivan ont été condamnés à $20 d'amende ou trente jours de geôle de police pour ivresse et bris de paix.

Cour du recorder Davey.—M. John Daly remplace provisoirement le recorder Davey.

Patrick Lyons, accusé de port d'armes cachées ; Chas. M. Ilsey, de voies de fait—ont été envoyés à la cour criminelle de district. Cautionnement de $250.

Thos. Spaul et Wm. Davis ont été condamnés à $20 d'amende ou trente jours de geôle de police, parce qu'ils n'ont aucun moyen d'existence.

Albert Gleason, prévenu d'insultes et de menaces de mort, a donné un cautionnement de $450 pour répondre de sa comparution.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

Mme Veuve David Cuddihy et Mlle Catherine Cuddihy à Henry Armbruster, deux terrains et bâtisses dans l'îlot compris entre les rues Jackson, White, Josephine et Laurent.....$1,100

Frederick Petrosch à Charles Engelbracht, un terrain et bâtisses dans l'îlot compris entre les rues Tchoupitoulas, Jersey, Bordeaux et Hayne, ayant 30 pieds de face à la rue Tchoupitoulas sur 100 pieds de profondeur.....$415

J. E. B. Pearsoh et son épouse à John Andrew Kissinger, trois terrains et bâtisses dans l'îlot compris entre les rues St David, St-André, Toledano et l'Avenue de la Louisiane, ayant 30 pieds de face chacun sur 128 pieds de profondeur.....$75

Vente du perpetuor des taxes :

Mme Cain à Joseph D. Taylor, cinq terrains et améliorations compris entre les rues Dryades, Toledano, St-David et l'Avenue de la Louisiane.....$15 25

Ventes opérées hier à la Bourse St-Charles :

Par Girardey & Macon :

Une maison-cottage encoignure des rues Prytanée et Pitt.....$2,925

Le cottage No 110 rue Erato, entre les rues Magasins et Constance—$2,500

Par Spear & Escoffier :

Une propriété sise à l'encoignure de l'avenue de la Louisiane et la rue Tchoupitoulas.....$1,850

La propriété sise coin des rues Bagatelle et Crape.....$2,300

Incendie.—Ce matin, à une heure dix minutes, un incendie a éclaté dans la cuve de tabac de MM. Sarrazin & Cie., au coin des rues Chartres et Conti. Le haut de la bâtisse qui est divisé par une muraille à l'épreuve du feu, a été détruite. La bâtisse appartient à M. J. P. Sarrazin : elle est assurée ainsi que le stock.

Les toits des maisons attenantes Nos 43 et 45 de la rue Conti ont été endommagés. Les bâtisses appartiennent à M. Oranyan. Le No 43 n'est pas habité. M. Saberbleite occupe le premier étage du No 45.

Grâce à l'abondance de l'eau et à leurs efforts les pompiers ont pu se rendre maîtres des flammes.

L'alarme a été donnée de la boîte No 142, au coin des rue Royale et St-Louis.

Société de Bienfaisance Mutuelle des Pétiemen.—A la séance spéciale tenue dimanche, 23 décembre 1883, les officiers dont les noms suivent ont été réélus pour l'année 1884 :

Hon. A. L. Tissot, président ;
H. Mesonnier, vice-président ;
Elie Lambert, secrétaire aux finances ;
Louis Cneulin, trésorier ;
Chas. J. Soniat, grand marshal ;
Théophile Moustier, assistant grand marshal ;
Dr Emile Doumesing, médecin ;
Dr C. J. Lopez, homéopathe.

L'installation du bureau aura lieu demain, lundi.

Un remède nouveau.—Le *Rire* est, assurément, une douce chose. Il est l'expression de la joie, du plaisir. L'homme qui rit, est satisfait, l'enfant qui rit, est content. Et, comme il sied bien aux lèvres roses des jeunes filles !

Le Rire est vieux comme le monde. Adam et Eve riaient, avant et après leur péché ; les anciens riaient aussi de bon cœur ; les augures, eux-mêmes, riaient, (en cachette, il est vrai). Nous avons même lu, quelque part, que, chez les Romains, le rire servait à chatier les mœurs, à prouver qu'on disait "castigat ridendo mores". Il paraît que ces diables de Romains avaient des mœurs déplorables ; mais, là, franchement, nous avouons n'avoir jamais entendu dire, avant ce matin, que le Rire fût souverain pour la guérison des courbatures !

Pourtant, ça y est, et le récit qu'on nous a fait, et que nous soumettons, sans commentaires, à nos lecteurs, en fait foi, et nous offrons, sans frais, et S. G. D. G. la recette, aux personnes atteintes de maux de reins.

Bertrand Pont-Cassé avait laborieusement acquis dans le commerce de l'épicerie, une honnête aisance et un embonpoint considérable. Retiré des affaires, il vivait douxettement avec sa petite femme, toute mince et toute fluette et, à eux deux, formaient le couple le mieux assorti des deux Amériques. Bertrand buvait sec, et laissait proéminer son ventre, et, n'ayant rien à laissant entraîner dans le tourbillon de la danse par les irrésistibles accords d'un brillant orchestre.

Mais, juste à ce moment, la voix d'épicée de Pont-Cassé se fait entendre, et, mais, bien ! Cette voix plaintive part de la cuisine voisine de celle où la pauvre femme se trouve, et où elle vient, de coller son emplâtre à un monsieur !!

Folle, éperdue, elle s'élance dehors, court à son mari, qui se croit mort, tire les rideaux, et, tout bas, en frémissant, lui raconte son épouvantable quiproquo ; mais, Pont-Cassé l'interrompt par un immense éclat de rire ; il trouve la méprise adorable, il rit aux larmes, il se tord sur sa couchette : "Epatant, épatant, qu'elle est bonne ! Sapristi !" fait-il, entre deux hoquets. "Mais tu vas te faire du mal, mon ami, dit Phroxine ;" "Ah ! Ah ! Ah ! Ah !" Son mal a disparu.

Le voisin, sur lequel le vésicatoire commence à agir, se trémousse dans son lit, il se sent